

Les adopter, tous !

Jean Désy

IL FAUDRAIT LES ADOPTER, tous les adopter nos patients ! Les faire entrer dans nos maisons, dans nos foyers, au risque de sombrer avec eux, au risque de mourir avec eux. Il faudrait les adopter, tous, pour les nourrir, les bercer, leur trouver un lit, les accompagner à l'école, leur faire faire leurs devoirs, en plus de les emmener à la chasse à la perdrix tout en les écoutant nous raconter leurs rêves les plus secrets. Il faudrait les adopter, tous, afin de les aimer, pas seulement de manière théorique ou en réfléchissant sur papier, du haut de notre confort, de notre sécurité ou de notre bienséance, non ! Il faudrait plonger avec eux, parfois au prix de la chute, inévitable, à moins d'un miracle...

Des *borderlines*, comme on les appelle, sont parfois venus troubler nos jours, surtout venus troubler nos nuits, nos fins de semaine, et cela, des dizaines, des centaines de fois. Je me souviens de Éliisa, trouvée morte, il y a quelques mois, étouffée, un sac de plastique transparent noué autour du cou. Encore une fois, elle jouait à se pendre, à se martyriser. Pourquoi ? Pourquoi, nom de Dieu ? Mais tout simplement pour que nous nous occupions d'elle, pour que nous la recevions, pour que nous la prenions dans nos bras, pour que nous la soignons alors que tout le village la rejetait. Sinon, où aurait-elle pu aller ? Qu'aurait-elle pu faire d'autre ?

J'ai connu Éliisa quand elle était encore adolescente. D'une intelligence remarquable. Elle parlait trois langues parfaitement. Puis, peu à peu, ce fut la glissade, jusqu'à la chute finale, son suicide. On disait que sa mère était la cause de sa déraison, de ses agissements sans bon sens. Mère mille fois plus folle que sa fille, mais qui ne consulta jamais, qui ne demanda jamais les services d'un soignant quel qu'il soit. Sa fille, par contre, vint d'innombrables fois nous consulter au dispensaire, envoyée par les gens des services sociaux, par les policiers, par les pompiers, par le maire

lui-même. Une paria. Dans son village, plus personne ne voulait d'elle. Des gamins lui lançaient des pierres. Il est vrai que Éliisa était devenue insupportable, intolérable à cause de ses crises, de ses manières de troubler la paix, d'insulter les faibles comme les puissants, de mettre le feu chez eux, de briser leurs vitres, de hurler des nuits de temps, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que nous, au dispensaire, pour la récupérer, désespérée.

*il faut vous dire la vérité
je mesurais l'intensité des chicanes
à la rouille qu'elles laissaient dans les yeux de ma mère
et jusque dans ses os
les larmes encroûtaient la lumière
elle fut chienne sans lait ni feu
je fourrageais la nuit
chambardais mes guenilles et dégrafais les étoiles
aucun jeu pour la séduire
elle demeurait froissée et frileuse
un crapaud sans terre¹*

Voilà une poésie qu'aurait pu écrire Éliisa. Mais cette pauvre fille n'avait que de bien maigres moyens d'expression. C'était notre devoir de la recevoir quand elle arrivait dans tous ses états. Qui peut abandonner une malheureuse qui n'a plus qu'une seule ressource : simuler la mort ? Éliisa avait compris comment faire ouvrir les portes du dispensaire à toute heure des nuits. Il s'agissait qu'elle dise avoir ingurgité cent, cinq cents ou mille comprimés, que la chose ait été vraie ou non ; il s'agissait qu'elle se soit véritablement entré une aiguille de dix centimètres dans un talon, dans la peau de l'abdomen ou même en travers de la gorge ; il s'agissait qu'elle ait avalé d'un seul coup une poignée de fines aiguilles métalliques, et tout se mettait en branle. Nous lui donnions les premiers soins avant de la diriger vers

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nuvanik et dans le pays cri.

Tous les noms sont fictifs.

l'hôpital régional ou vers le Sud où un chirurgien devait l'opérer. Cela survint des dizaines de fois.

Qu'aurait-il fallu faire pour éviter pareils comportements ? L'adopter ! Il aurait fallu que le plus fou d'entre nous, le plus délirant, le plus original, le plus artistiquement doué, le plus saint l'adopte en bonne et due forme ! Mais personne ne trouva le courage ou la belle folie de le faire. Personne ne fut un saint. Élixa mourut donc, étouffée par un vulgaire sac de plastique transparent. Elle était horrible à voir : la peau du visage noircie en plusieurs endroits, le menton flasque, les cheveux rasés laissant voir plusieurs cicatrices sur le cuir chevelu, le front proéminent, et les yeux, pâles, qui ne renvoyaient plus aucune forme d'âme.

Il faudrait adopter celles qui avalent des aiguilles, tout comme ces jeunes hommes qui assassinent leur mère. Un de ceux-là voulut se pendre après son méfait. Grimpé tout en haut d'un poteau de téléphone, il se passa la corde autour du cou. Il gigotait. Des femmes criaient. Un policier monta jusqu'à lui pour tenter de le détacher. Mais il l'échappa. Le jeune homme tomba de huit mètres et s'ouvrit le crâne. Il mourut sur le coup. Le policier pleurait. Il était tellement triste qu'il dut finalement abandonner son travail. Il avait le même âge que le suicidaire.

Il faudrait les adopter, tous, les emmener vagabonder sur des lacs où ça mord, où la truite abonde encore. Il faudrait leur dire que la nuit, ils peuvent dormir. Il faudrait les adopter comme on finit par s'adopter soi-même. Mais quel courage fou !

Je me souviens d'un jeune homme, Peter. Il se présenta au dispensaire à une heure du matin, accompagné de sa blonde. Il avait d'abord communiqué avec l'infirmier de garde pour le prévenir qu'il s'était disputé avec elle. Le soignant avait posé quelques questions d'usage. Peter était resté vague, puis avait raccroché. Mais, vingt minutes plus tard, il avait rappelé pour lui dire que, cette fois, il avait avalé toutes les pilules qui se trouvaient à la maison : cent cinquante, peut-être, les siennes, des anticonvulsivants, et celles de sa mère, des anxiolytiques. L'infirmier lui avait recommandé de venir, immédiatement !

Peter était tout à fait conscient. Il respirait sans au-

cune difficulté. Tous ses signes vitaux étaient normaux. Sa blonde, silencieuse, avait pris place au pied de la civière où il était étendu. Au moins, pensait l'infirmier, ce gars-là n'est pas tout seul. Peter refusa catégoriquement la sonde nasogastrique. Du charbon activé devait être donné. Mais le patient refusa de boire la mixture. Aucune collaboration. Il devait ! Sinon... Sinon, quoi ? L'infirmier m'appela à l'appartement où je dormais. Je me rendis au dispensaire.

Endormir le suicidaire récalcitrant pour lui introduire un tube par le nez, jusqu'au fond de l'estomac, afin de lui administrer tout l'antidote nécessaire ? Ou le transférer de force ? Mais il aurait fallu mobiliser bien des ressources, inutilement, et ces ressources étaient de toute manière quasi inexistantes. « Bois ! » « Non ! » C'est alors que l'infirmier — un jeune homme dans la vingtaine, plutôt costaud — et moi — rien d'impressionnant physiquement, simplement beaucoup plus âgé —, nous avons entouré le zigoto, bien que nous n'ayons préalablement convenu de rien. Instinctivement, pourrait-on dire, nous enveloppons le malade. Il avait besoin que nous lui signifions que nous allions l'adopter, peut-être. Mais auparavant, nous lui ordonnions de boire, tout de suite, d'un trait, sinon ! Sinon quoi ? Ce serait la police, les menottes, les chaînes aux pieds, l'emprisonnement, la force ! Sans trop nous en rendre compte, nous l'aimions, ce jeune homme, mais d'une manière virile, voire primitive, le brutalisant un peu comme, lui, nous avait brutalisés avec son refus si catégorique d'être soigné. « Aimez-moi ! semblait hurler Peter sans dire autre chose que « Non, je ne veux pas ! »

Finalement, après avoir jeté un coup d'œil furtif en direction de sa blonde, irrémédiablement silencieuse, qui le regardait, tristement, il prit le verre que l'infirmier lui tendait et il commença à boire, lentement, en grimaçant. « Pas buvable ! » Avec une paille, nous le savions bien, par petites goulées, le charbon activé s'avère un mélange détestable, pâteux et crayeux. Il fallut une bonne heure avant que Peter finisse par l'avaler. Pendant ce temps, aucune dysrythmie n'était révélée à l'électrocardiogramme. Surtout aucun mouvement convulsif chez cet épileptique jugé bor-

derline par les nombreux spécialistes, neurologues et psychiatres qui l'avaient évalué.

En fin de nuit, Peter voulut partir. L'infirmier le laissa faire, lui recommandant de revenir quatre heures plus tard pour boire un nouveau verre de charbon activé. Évidemment, Peter ne revint pas. Mais, de l'avis de sa mère, il passa une excellente journée.

Les adopter, tous ! Mais voilà, cela est tellement plus difficile que de bien aligner un tibia cassé en trois endroits, tellement plus impossible que de retirer une vésicule biliaire enflammée et toute gonflée. Adopter ! c'est-à-dire aimer, aimer en dehors des lois habituelles de la bonne conscience et même du sens des responsabilités. Pourtant, comme il est bizarre de s'exprimer de cette façon. Faut-il penser adopter même les fous furieux ?

Il y a quelques années, Vania mit le feu à l'école de son village, puis il saccagea le dispensaire au complet. Il tira dans les portes des maisons avec une 303, ne blessa heureusement personne puisque tout le monde s'était barricadé. Il fut finalement abattu par un policier. Vania menaçait de faire exploser les réservoirs de pétrole. Il en avait les moyens. Vania ne fut pas adopté. Dans la pierraille derrière les habitations, il est enterré.

*J'avais son bras d'eau fraîche autour de mon cou
Et la brûlure de son ventre sous mon épaule
Et ma tête était portée sur le spasme misérable de son corps
Roulée sur cette suffocation misérable
Sur cette respiration malade
Et dans mes yeux qu'on ne peut fermer
L'horreur d'un plafond bas et blanc
Et cependant autour de mon cou
Son bras incroyable restait d'eau fraîche²*

Quel bras d'eau fraîche aurait pu entourer le cou hérissé de Vania quand il arpentait en dément les rues de son village ? Quel bras d'eau fraîche Vania lui-même aurait-il pu lever en guise d'apaisement vers les quelques âmes apeurées qui osaient lui faire face ?

La médecine contemporaine inventerait-elle toute une machinerie capable de s'insinuer dans les zones les plus secrètes des organes rien que parce que l'adoption amoureuse s'avère si difficile ? Il existe pourtant

un réel amour dans l'acte d'insérer un cathéter qui va déboucher une carotide chez un homme sentant venir la fin de son cerveau. Mais que d'amour encore plus infini pour endurer le chaos psychique d'une vociférante qui avale des paquets d'aiguilles minuscules et pointues, pour endurer la frénésie mentale d'un jeune homme incapable de supporter que sa blonde lui ait dit qu'il n'était qu'un désespéré de plus dans sa vie.

N'y a-t-il que la poésie pour nous permettre d'accepter que la souffrance fasse tant de petits chez les humains, souffrance pourtant primordiale dans toute quête de l'outre-vie ?

L'outre-vie c'est quand on n'est pas encore dans la vie, qu'on la regarde, que l'on cherche à y entrer. On n'est pas morte mais déjà presque vivante, presque née, en train de naître peut-être, dans ce passage hors frontière et hors temps qui caractérise le désir. Désir de l'autre, désir du monde. Que la vie jaillisse comme dans une outre gonflée. Et l'on est encore loin. L'outre-vie comme l'outre-mer ou l'outre-tombe. Il faut traverser la rigidité des évidences, des préjugés, des peurs, des habitudes, traverser le réel obtus pour entrer dans une réalité à la fois plus douloureuse et plus plaisante, dans l'inconnu, le secret, le contradictoire, ouvrir ses sens et connaître. Traverser l'opacité du silence et inventer nos existences, nos amours, là où il n'y a plus de fatalité d'aucune sorte³.

Je ne sais pas. Je ne suis sûr de rien. Pourtant, il semble exister un baume pour chaque plaie du monde. Ce baume est très souvent un langage. Et ce langage est souvent une poésie. Et cette poésie ressemble souvent à de l'amour. Un amour parmi les plus purs qui soient. ☞

Date de réception : 23 octobre 2006

Date d'acceptation : 26 octobre 2006

Bibliographie

1. Forest I. *Les chambres orphelines*. Trois-Rivières ; Écrits des forges ; 2003. p. 19.
2. de Saint-Denys Garneau H. *Regards et jeux dans l'espace*. Montréal ; B.Q. 2001. p. 220.
3. Uguay M. *Poèmes*. Montréal ; Le Noroît ; 1994. p. 35.